

LE GRAND VAÏNCU

(suite de la 1ème page)

—Ah ! c'est que si vous aviez habité la France...—et remarquez bien que je ne parle pas ici de cette sottise de Paris où on ne juge un homme que d'après les dentelles qu'il porte, ni de ces froids pays du Nord où les gens ont l'esprit si lourd et si épais qu'ils ne savent distinguer un manant d'un gentilhomme. Quand je parle de la France, j'entends cette terre joyeuse et fertile, pays des bons vins et des cœurs chauds, que le soleil dore de ses rayons et que traverse le plus beau fleuve du monde.

—La Gascogne ?

Précisément. Eh bien ! mon cher vicomte, si vous aviez jamais eu le bonheur d'habiter la France, la vraie France, c'est-à-dire la Gascogne, vous connaîtriez certainement le nom que je porte, qui est celui d'une des meilleures familles de ce pays. Nous sommes originaires du Béarn, et, s'il m'est permis de rappeler ici le plus glorieux souvenir de notre maison, sachez que l'un de mes ancêtres, Pierre, marquis d'Arramonde, eut l'honneur de verser au roi Henri son premier verre de jurançon. Le bambin avait six mois ! Et vous savez, comme tout le monde, que si notre roi Henri fut un grand monarque, un invincible capitaine, il le dut à la forte éducation qu'il reçut dans son enfance, c'est-à-dire au vin de Jurançon, et, par conséquent, à mon grand-père !

Et pour célébrer cet illustre souvenir, Jean d'Arramonde souleva gravement le verre de bordeaux placé en face de lui et le vida ensuite d'un trait.

—Vous voyez que nous sommes de bonne noblesse, continua-t-il. Mon père a servi avec honneur et a été blessé à Malplaquet. Depuis, il vit dans son château du Béarn d'où, je n'étais jamais sorti non plus jusqu'au jour où, jugeant que j'étais en âge de servir à mon tour, mon père m'envoya à Versailles faire ma cour au roi.

—Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays plus habitués à porter l'habit de soldat que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne ; mais je me disais : Le roi doit connaître sa noblesse, et quand tu lui diras qui tu es il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être un régiment !.....

—Je me dirigeai donc vers le château. J'avais déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

—Eh ! où allez-vous donc, l'ami ? me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

—Je fis semblant de ne pas entendre, il ne te reconnaît pas me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

—Et je continuai mon chemin. —Je vous dis qu'on ne passe pas ! continua le freluquet en élevant la voix.

—Pour le coup, je me retournai et le rouge me monta au visage.

—Où allez-vous ? reprit le cadet.

—Je me redressai et le regardai des pieds à la tête.

—Je vais voir le roi, mon petit monsieur, lui répondis je.

—L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

—Je n'y tins plus, et, enfon-

çant mon chapeau sur ma tête : —Ah ça ! m'écriai-je. vous n'avez donc jamais vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement ? Etes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes nom et qualités ?

—Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

—Et si le roi m'attend ?

—Sa Majesté ne peut vous attendre, car elle est à Trianon.

—Je le regardai dans le blanc des yeux pour m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi. Puis je tourai les talons en me disant : J'irai tantôt à Trianon, et si ce freluquet m'a trompé il me payera cher sa raillerie !

—Deux heures après, je flânais dans les rues de Versailles, lorsque je vis la foule s'assembler au coin d'une large avenue.

—Qu'y a-t-il ? demandai je à un bourgeois

—C'est Sa Majesté qui rentre à Trianon, me répondit-il.

—Bon ! me dis-je, je vais l'attendre, je suivrai sa voiture et je me présenterai à lui lorsqu'il mettra pied à terre.

—Le cortège arriva bientôt. Il était composé de trois voitures. Je me fis montrer le roi, afin de ne pas m'exposer à me tromper quand je lui ferais ma révérence. Les voitures allaient au pas. Je les suivis en me disant : Ah ! pour le coup, mon ami, les officiers de garde ne t'empêcheront pas de te présenter à Sa Majesté et de lui demander une compagnie pour le petit-fils de Pierre d'Arramonde ! Vous saurez, mon cher vicomte, que lorsqu'un d'Arramonde a une idée en tête, il faudrait lui attacher les pieds et les mains pour l'empêcher de l'exécuter.

Le vicomte de Frontenac sourit et le gentilhomme béarnais continua :

—Je suivais donc la voiture du roi, mais à distance, pour ne pas éveiller les soupçons ni les jalousies. Car il faut vous dire que j'avais réfléchi depuis le matin et je m'étais fait ce raisonnement : —Pourquoi ce blanc-bec a-t-il voulu t'empêcher de voir le roi ? —Quoique gentilhomme montagnard, j'avais entendu parler de l'envie des gens de cour et je compris aussitôt à quel sentiment le freluquet avait obéi en me barrant la route. Vous allez voir que je ne me trompais pas.

—Me voici donc devant Trianon. Je laisse entrer la voiture du roi et celles qui la suivent, je me prépare à franchir la grille... Au même instant, qui est-ce que je vois paraître devant moi, couvert de bijoux, de dentelles, souriant toujours de son sourire impertinent, le lorgnon toujours piqué contre les yeux ?..... Je vans le donne en cent, en mille.....

—Le freluquet !...

—Juste ! vous avez deviné ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ? n'était-ce pas la jalousie qui le mettait cette fois encore sur mon chemin ? Pourquoi le trouvais-je à Trianon, lorsque le matin il était de garde au château ? Il s'était dit évidemment : Ce gentilhomme a bonne mine ; si tu lui laisses voir le roi, il obtiendra de lui tout ce qu'il voudra, il te prendra ta place peut-être... Sa place ! un métier de soldat de boudoir ! Voilà bien, en effet, ce qui convient à un d'Arramonde !

—Eh bien ! monsieur l'officier, dis-je en marchant vers lui, sans m'inquiéter de ses regards outrecuidants ni de son lorgnon, vous voyez que je ne me décourage pas. Je vais voir le roi, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Et je passai, car le carrosse

du roi venait de s'arrêter devant les marches ; Sa Majesté allait mettre pied à terre.

—Mais l'impertinent eut l'audace de me retenir par un pan de mon habit.

—Avez-vous une audience de Sa Majesté ? me demanda-t-il.

—Furieux, je me retournai.

—Une audience ! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi ? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de jurançon ! Sa Majesté connaît bien ma famille et quand je lui dirai qui je suis...

—Monsieur, répliqua-t-il, je vous répéterai ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. J'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter demain à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles...

—Et pendant ce temps, le roi étant entré, les voitures avaient disparu, il ne restait plus dans la cour de Trianon qu'une douzaine de gentilshommes, avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons, et ils avaient l'air de se moquer de moi !

—Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrier, que j'avais créé deux chevaux pour me trouver en face d'une pincée d'insolents !... Ah ! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi !..... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs ! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets !

—Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

—Ah ! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'était pas heureuse !

—Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées attira deux officiers de la maréchale qui tombèrent sur nous, nous désarmèrent et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

—Trois heures après, nous nous trouvions tous deux derrière les grilles de la Bastille. Nous y restâmes huit grands jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit montrer dans deux carrosses, et on nous conduisit devant un grand vieillard, qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

—Il nous reçut d'un air froid et sévère, et nous averti qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

—Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendresse. Je pensais que sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps—qui sait ?—d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte ! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir

manqué cette fête.

—Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement, vous savez en quels termes et dans quelles circonstances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

—Des excuses ! m'écriai je. Un d'Arramonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais !

—Et je tins bon !

—Voyant que notre résolution était inébranlable :

—Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici là, je vous prévient qu'il y aura surveillance tous deux et, si vous faites une tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an.

Ma résolution fut vite prise.

—Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

—En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

—Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battraï !

—Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me sembla qu'il souriait dans sa moustache grise.

—Tenez, dit-il en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de faire une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis.

—Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquâmes à Brest sur le brick l'Albatros. Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'aie hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice du vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

—Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

—Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Des que j'aurai chatié cet insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

—Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

—Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Des que j'aurai chatié cet insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

Ripans Tabules cure torpid liver.

Ripans Tabules relievon nause

Ripans Tabules pleasant laxative.

ALBERTON HEADQUARTERS

JUNE 1898.

For the warm weather, now due, we have a magnificent Stock—the finest on this part of the Island—of everything required to clothe men, women and young people tastefully, comfortably and cheaply. In all our experience we have never before made such an attractive exhibit as that now on our shelves, and prices in all departments are marvellously low. Space admits of mentioning but a very few examples.

HOSIERY—direct from the factory :

Ladies fast black Hose, 3 pairs for.....25  
Better makes 12½ and.....15  
German Hose, fast black, 20, 25 and.....30  
All Wool Cashmere Hose.....25  
Boys Strong Ribbed Hose, larger sizes 17 to.....22

UNDERWEAR—direct from the factory :

Ladies Swiss Ribbed Vests 4 for.....25  
Elegant Vests, drawn neck, half sleeve 10, 15, 17½, 20, 35 and .50 Same with long sleeves and buttoned, 20 and.....25  
Infants Lambs' Wool Vests 16 to.....40

SHOES. This department completely re-organized. Everything but men's goods now on the

ground floor and within easy reach. Good shoes at low prices :—  
Serge Slippers, .50, Congress .55  
Leather Slippers 40, Fine Tie Shoes .90 up. Tan Shoes, \$1.00  
Finest Lace and Button Boots \$1.25 to \$3.00.

CLOTHING :—Shorey's guaranteed Ready-to-wear Clothing for Men, Boys and Children, at prices never heard of before. Child's suit \$1.00 up, Boy's suits \$1.25 up, Men's suits \$4.00 up. Waterproof cape coats only \$4.00

DRESS GOODS :  
Double width fancy goods from.....20 up  
All Wool Serge from.....25  
Fancy Blacks.....20, 30, 40, 60.  
Priestley's beautiful fancy blacks 78 to \$1.00.


Magnificent Range of Cotton Goods, Corsets, Blouses, Gloves Ribbons, Laces, etc.

WOOL AND EGGS

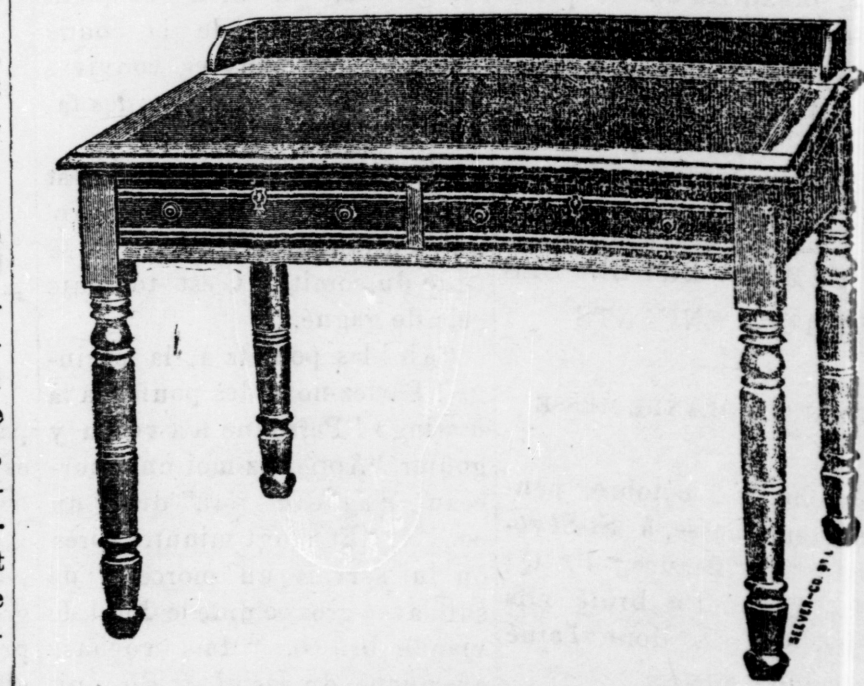
Bought at highest market prices ; in fact a pound of wool will buy more goods here than anywhere else. Farm Supplies and Groceries right in quality and prices.

B. ROGERS ALBERTON

CHEAPEST AND BEST CHAIRS —IN— P. E. I. —X— Make them ourselves —X— Write FOR CUTS AND PRICES



SCHOOL FURNITURE Good, Strong & Cheap



MARK WRIGHT & CO. Charlottetown

WRITE FOR CUTS AND PRICES.

Jan. 6th 1896.